

pleinement l'influence de son temps : le quatorzième siècle fut celui du génie; le quinzième, celui de l'érudition. Le latin était la langue écrite. On ne savait guère de grec, mais on l'apprenait; on l'apprenait de ces savants accourus de Constantinople, emportant, dans leur fuite, non leurs dieux pénates ou les statues de leurs grands hommes, mais leurs ouvrages qu'ils enseignaient à l'Italie. Cette invasion grecque et latine, par un effet doublement funeste, arrêta le développement de la langue nationale et ralentit, au moyen de ces distractions savantes, le mouvement des esprits. Dante, Pétrarque, Bocace et tant d'autres moins célèbres, en même temps qu'ils créaient la langue, préparaient de loin la réforme; ils pressentaient Luther et comprenaient Wiclef; les premiers, ils avaient attaqué par l'invective et le ridicule les scandales de Rome, ils avaient flétrî la simonie avant que Luther n'eût prêché contre les indulgences.

Ainsi tout ce qu'il y a de nouveau dans le monde, jeunes langues, jeunes idées, pensées et expressions, s'appellent, se répondent, s'unissent pour le progrès. Le latin et le grec ne pouvaient que l'arrêter. Cependant, au milieu de cet engouement général, quelques hommes d'un esprit et d'un talent supérieur, entr'autres Politien, Pulci, Laurent de Médicis, Bembo, Benivieni, s'efforçaient de ranimer par leurs ouvrages le goût de la langue italienne, de cette langue jeune, vigoureuse et encore un peu sauvage. Pendant qu'elle était à son époque de croissance, qu'elle grandissait chaque jour, poussant de nouvelles branches, se parant de nouvelles fleurs, ils veillaient à la préserver de tout germe apporté d'outre-mer. La moisson se préparait si belle ! ils voulaient la garantir de l'ivraie, des importations de mots, des néologismes savants, des alliances